

Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 65 (2007)

Heft: 4: Échelles et enjeux de la ville ; Essentiel de la finance 2007

Artikel: Les villes en quête d'urbanité : logiques économiques et géographiques : quelle ville voulons-nous?

Autor: Racine, Jean-Bernard

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-141990>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES VILLES EN QUÊTE D'URBANITÉ: LOGIQUES ÉCONOMIQUES ET GEOGRAPHIQUES QUELLE VILLE VOULONS-NOUS?

JEAN-BERNARD RACINE

*Ecole des HEC, Faculté des géosciences et environnement, Université de Lausanne
jean-bernard.racine@unil.ch*

> Qu'est-ce qu'une ville? Cette question a l'air toute simple et peut intéresser chacun. Elle l'est moins qu'il ne paraît. En Suisse même, tant de noms nous viennent en tête, par dizaines, qui sont des villes et qui ne comportent pourtant que quelques milliers d'habitants. Que dire dès lors des Bombay, le Caire ou Mexico, à la limite Tokyo, la plus grande, villes dont les habitants se comptent par millions, voire dizaines de millions? Mais après tout «*le langage est coutumier de ce type de généralisation: une fourmi est un animal, un éléphant aussi*» rappelle l'architecte et urbaniste bruxellois Pierre Puttemans (2004).

VOUS AVEZ DIT VILLE?

Forme quasi universelle que prend l'organisation de l'occupation humaine de la terre, la ville (et le mode de vie urbain qui lui est lié) s'est imposée comme l'horizon de notre destin au sein de sociétés devenues massivement urbaines. C'est en elle que se joue notre «passion» d'exister et le sens concret, quotidien que prend notre existence. Ville «*tout à la fois territoire et population, cadre matériel et unité de vie collective, configuration d'objets physiques et nœud de relations entre sujets sociaux*» rappellera Yves Grafmeyer (1994) dans son excellent petit livre consacré à la *Sociologie urbaine*, dimensions complémentaires, tant sociales que spatiales, qu'il nous appartient donc de saisir dans leurs relations, comme entrelacées dans un ensemble porté par l'histoire, mais constamment soumis à des transformations possibles, dans un monde global qui change lui aussi comme changent également les comportements de ses habitants, comme changent les techniques qu'ils utilisent pour survivre et se développer.

Dans sa contribution au *Dictionnaire de l'urbanisme*, Paul Claval (1988) exprime ce dualisme du regard en rappelant d'abord que la multiplicité des fonctions urbaines se traduit par la multiplicité des visages sociaux que l'on y rencontre. C'est ce qu'exprime la notion pour nous centrale d'hétérogénéité. En combinant les résultats des travaux les plus significatifs et indépendamment de toute considération statistique, il est possible de considérer la ville comme un ensemble physiologique et socio-professionnel (un paysage humain) différencié, en rupture plus ou moins nette avec son environnement immédiat (bien des villes en effet sont sorties aujourd'hui de leur lit et ont largement colonisé leur environnement rural), cette rupture étant marquée par une série de caractéristiques spécifiques. Celles-ci ont été joliment résumées par Claude Raffestin (1979): la concentration et l'accumulation humaine généra-

trice, à travers les densités qu'elle implique, d'une forte interaction sociale autour d'un point central, la verticalisation, seul moyen de réaliser la concentration sur un territoire circonscrit, l'hétérogénéité et la complexité d'espaces construits différenciés en quartiers spécialisés et distincts, l'hétérogénéité aussi d'espaces sociaux liés à des populations dont les origines sont diverses comme les fonctions sociales et donc les structures socio-professionnelles qui y correspondent. Singulièrement, pour tous les historiens, la ville se distingue également en ce qu'elle est, y compris dans son paysage qui en est le théâtre, le « point d'enracinement du pouvoir » (Duby, 1980). Le pouvoir de contrôler les hommes et l'espace certes, mais d'abord et nécessairement, préciseront les géographes d'inspiration marxienne, le pouvoir de capter à son profit le surproduit du travail des hommes en regard de ce qui serait nécessaire pour assurer le simple maintien et la simple reproduction, en termes biologiques mais aussi sociaux et culturels, de la force de travail. La ville serait ainsi liée à une société qui n'est plus fondée sur la réciprocité égalitaire mais sur la redistribution, où les biens entrent et sortent en fonction d'une centralité sociale et d'un pouvoir dominant, le pouvoir corrélatif de jouer sur une information dans un système de relations à l'extérieur – fut-il identifié au cosmos et aux Dieux – qu'elle a inventé, information qu'elle échange contre de l'énergie, information qu'elle accumule dès qu'elle dispose de l'écriture. « *Système de communication destiné à maximiser l'interaction sociale* » (Claval, 1980), la ville exerce enfin sur son environnement une influence régulatrice, le reliant à l'économie globale, nationale sans doute, et parfois, pour les plus puissantes d'entre elles du moins, internationale et mondiale. On notera que dans le cas des pays en développement, la ville est encore plus souvent greffée sur un réseau externe de complémentarité plutôt qu'à l'intérieur.

C'est ainsi que s'impose l'idée force de Brian J.L. Berry (1964) et qui a fait fortune et qui fonde en fait l'essentiel des démarches de la géographie urbaine, « *la ville comme système à l'intérieur d'un système de villes* », une définition programme. Premier thème d'étude : la ville *comme* espace, comme système, comme milieu de vie ; deuxième thème, la ville *dans* l'espace, dans un système de villes, deux thèmes nécessairement inter reliés, comme ils le sont également aux liens que la ville et les systèmes de villes entretiennent avec l'économie globale et, singulièrement, avec le processus de mondialisation.

Reste à savoir si l'on peut encore appeler ville ce que celle-ci est devenue. La question est difficile. Quand on pense un instant à l'immense variété des classes de taille et de types formels ayant reçu, dans le temps et l'espace, le label de ville on en vient facilement à se demander avec Denise Pumain (2002), et à essayer de comprendre, « *comment et pourquoi l'une des propriétés essentielles de la ville, son aptitude à se transformer, qui est son caractère évolutif, n'a pas empêché l'homme de la rue de continuer à nommer «ville» un objet dont la forme, le contenu et la signification n'ont cessé de changer au cours des siècles* ».

LA VILLE! ENCORE «VILLE»?

Car la ville bouge et avec elle les représentations que l'on s'en donne. De fait, elle a changé d'échelle. Le mot ville est employé pour désigner diverses réalités humaines fondamentales, bien sûr, mais, notamment, l'espace qui est pratiqué quotidiennement. Sans cette dimension du quotidien qu'elle intègre pleinement, la « *ville-territoire* » ne resterait qu'une abstraction cartographique alors qu'elle est vécue chaque jour dans les corps, les pas, les faits et gestes de ses habitants. Les notions de ville et de quotidienneté sont d'ailleurs indissociables. La ville

peut ainsi être définie comme l'étendue territoriale à l'intérieur de laquelle tout un chacun est en mesure d'accomplir l'ensemble de ses tâches quotidiennes nous dira Yves Chalas (2002) pour qui les limites de la ville correspondent pratiquement aux trajets qu'un individu doit impérativement effectuer en une journée maximum pour se déplacer d'un pôle à l'autre de ses activités: se loger, travailler, consommer et se divertir... En d'autres termes, une ville où l'urbain est à la mesure de l'espace-temps quotidien.

Ceci dit l'étude de la ville *comme* espace peut être, suite, en particulier, à l'enseignement du sociologue Jean Remy (1993), étudiée de plusieurs points de vue complémentaires: comme *espace objectif exocentré*, c'est-à-dire comme espace bâti et donc comme forme sociale produite par la société, comme *espace structuro-fonctionnel* (démographique, économique, les hommes et leurs activités, les circulations), comme espace social et culturel différencié, vécu et pratiqué, comme *espace géré* enfin par les institutions, mais où ni le fonctionnel ni l'institutionnel ne correspondent plus forcément au vécu), comme *espace subjectif autocentré*, tel que ses habitants entretiennent avec lui une relation, d'ordre socio-affectif, médiatisée par les représentations qu'ils en ont, le sens qu'ils lui reconnaissent ou lui accordent, et singulièrement sans doute par les relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres. Peut-être enfin comme *espace onirique*, *espace rêvé* et en devenir qui mobilisent ses habitants en termes de défis à affronter et d'opportunités à réaliser, contribuant ainsi à son évolution.

Par ailleurs c'est bien dans la ville que se joue de plus en plus généralement l'horizon du destin, la passion d'exister, le sens que prend l'existence de populations de plus en plus nombreuses, hétérogènes dans leur condition sociale, leur structure d'âge et de sexe, leur origine ethnique. Parmi celles-ci certains groupes sont privilégiés, d'autres sont particulièrement vulnérables ou fragilisés, les enfants et les personnes d'âge par exemple. Se posent aussi, et de manière de plus en plus visible et audible dans une presse qui s'en repaît peut-être plus que de raison, les problèmes de la déviance et de l'insécurité, fut-elle simplement ressentie comme telle. On peut décider qu'ils méritent de notre part une attention privilégiée quant à la manière dont se vit, au quotidien et en devenir cette relation entre territoire et population, relation qui n'est d'ailleurs pas indépendante des relations que ces populations peuvent entretenir entre elles. Plus généralement c'est le sens que prend la ville pour chacun, dans ses devenirs, qui fait problème et qui pose la question de l'urbanité. Pour chacun, au niveau strictement personnel, mais aussi au niveau du voisinage, et des réciprocités mineures qu'il implique, du choix plus ou moins libre ou contraint d'un quartier, d'un mode de déplacement. Mais aussi à des niveaux plus globaux, de la ville comme entité, de la ville construite qui se structure ou se défait, s'éclate et se fragmente, des groupes et des cultures de classes, voire de systèmes sociaux globaux au niveau macro-sociologique. Isaac Joseph avait bien posé le problème en présentant le travail fondamental, *Explorer la ville*, de l'anthropologue Ulf Hannertz en imaginant l'existence d'un *go-between* entre le global et le micro-sociologique. L'anthropologue, peut-être. Le géographe, pourquoi pas? À condition de ne pas tout mélanger dans sa manière.

Une ville avec laquelle on sait bien aujourd'hui que la majorité des humains entretiennent des rapports plus complexes qu'ils ne croient. Rapports physiologiques – les fameux besoins primordiaux – sans doute, utilitaires et fonctionnels également, mais aussi psychologiques, affectifs, esthétiques et spirituels. «*L'espèce urbaine, génétiquement modifiée par l'intervention architecturale, réclame pour sa survie, une forme de beauté révélatrice, écrivait*

sous le titre «*Habiter dans la vile comme en soi*», Joëlle Kuntz dans son commentaire du dernier livre d'Alain de Botton, «*L'architecture du bonheur*» (*Le Temps*, 22 septembre 2007). Besoins ressentis à titre individuel, sans doute, mais également collectifs, les uns et les autres étant néanmoins médiatisés par la nature des rapports que ces habitants de la ville entretiennent les uns avec les autres. Sommes-nous tous prêts à affirmer avec le philosophe Jean-Paul Dolle (1990), que «*le plaisir de la ville c'est qu'il y ait de l'autre*» et répondre affirmativement à la question que posait le sociologue Alain Touraine en 1997: «*Pourrons-nous vivre ensemble, égaux et différents?*»

D'où une deuxième question qui rejoint plus explicitement le titre général de cet essai: «*pouvons-nous encore «faire ville» autrement? Si oui quelle ville voulons-nous?*» Compte tenu de la nature de la revue qui accueille ce texte, mais ce choix est sans doute plus généralement pertinent, c'est peut-être en s'adressant au référentiel économique qu'il convient de chercher un premier ensemble de réponses.

QUELLE VILLE VOULONS-NOUS?

LES APPORTS INCERTAINS DE LA SCIENCE ÉCONOMIQUE

Trop longtemps habitué à une réflexion d'ordre inductif et idiographique, empirique et qualitatif, le géographe s'est traditionnellement méfié d'une réflexion d'ordre général et d'abord théorique, voire axiomatique, propre entre autres, à la science économique, sachant bien que celle-ci se donne décidément comme une science nomothétique, fondée sur l'utilisation de concepts abstraits, mobilisés dans une démarche hypothético-déductive, avant que d'être expérimentale, d'autant plus efficace dans ses productions qu'elle aura su, du fait même de sa maîtrise théorique, «*simplifier la réalité pour illuminer les faits*», comme l'a dit Jean Tirole nouvelle médaille d'or du CNRS? (*Le Monde*, 21 sept. 2007, p. 20).

Et pourtant, la ville qu'étudie le géographe est bien un phénomène économique. D'une économie géographique à n'en pas douter puisqu'elle s'inscrit et nous inscrit dans un contexte tout à fait concret, de site et de position à la surface de la terre, dans un système de relations à son et à notre extériorité, environnementale et sociale dirait Claude Raffestin (1980), notre maître en territorialité humaine et en problématique relationnelle. Le choix de la mobilisation du référentiel économique dans cette discussion repose sur l'hypothèse selon laquelle toute évolution de l'espace géographique, défini comme un ensemble de lieux caractérisés par leurs positions relatives et munis d'attributs, et par la répartition des habitats et des productions, est susceptible de favoriser le degré d'utilité ou de satisfaction de certains de ceux qui s'y trouvent et de nuire à d'autres. La recherche d'un optimum, en termes de grandeur comme en termes d'organisation jugées comme les plus adaptées à la réalisation d'un ou plusieurs objectifs, étant au centre des préoccupations (Bailly, Baumont, Huriot et Salles, 2005, pp. 51-71).

Ceci dit la notion d'optimum implique évidemment que l'on pose la question: optimum pour qui? pour quoi? Elle suppose donc que l'on dépasse largement la seule discussion de l'efficacité économique, qui sous-tend souvent l'utilisation de la notion par les économistes. Ainsi est-il hautement souhaitable de soulever la question, peu fréquente bien que très générale, des satisfactions que peuvent obtenir les humains vivant dans une société spatialement organisée, ce qui est défini ici sous les termes «satisfactions sociétales». Celles-ci peuvent largement être décrites en termes de justice socio-spatiale ou d'habitation durable des territoires

– mais toutes les dimensions sont à prendre en compte, notamment la dimension esthétique. Ceci posé il faut aussi convenir que la notion d'optimisation, notamment de l'espace urbain, est d'autant plus importante, vive et actuelle, qu'elle est liée à celle de durabilité. La réalisation d'un optimum, au moins d'un certain point de vue, peut constituer une condition d'un équilibre stable, statique ou dynamique; et donc le préalable à une certaine stationnarité, que les bifurcations au sens strict du terme (les crises dans le domaine anthropique et/ou biologiques) peuvent venir rompre. Les relations entre optimum, équilibre, stabilité (et instabilité) sont très présentes dans toutes les problématiques de la modélisation, notamment des plus classiques des modèles spatiaux.

Remarquons cependant que si l'on en reste à l'économie comme outil d'interprétation du phénomène urbain, et singulièrement à la théorie micro-économique pour produire des théories urbaines, on dira que celles-ci justifient le regroupement spatial des agents économiques (de production ou de consommation), et leur juxtaposition en un point privilégié de l'espace, agents économiques qui sont censés maximiser leur utilité, par l'existence d'économies d'agglomération, ou économies d'échelles externes à la firme (Catin, 1994, p.105). Mais ne pourrait-on pas aller un peu plus loin dans l'analyse en reconnaissant avec la géographe Denise Pumain (1997) que la ville est de ce fait un centre de création et de redistribution des valeurs économiques et d'innovation, qu'elle est foyer de diffusion (parfois de rétention tout de même) des revenus et des innovations créées par les activités qui s'y développent? Il y a déjà là matière à réflexion et à analyse. Mais encore! Une première difficulté intéressante provient du fait que ces fameuses «économies d'agglomération», souvent postulées, ne sont jamais mesurées. Et qu'il y a là tout un champ d'étude à creuser. En outre, pour choisir leur localisation, en fonction des économies d'agglomération, les agents ont besoin que la ville existe déjà, et la théorie ne dit pas comment elle a pu se développer.

Autre critique à adresser à ces théories : le fait qu'elles postulent, le plus souvent l'existence d'une ville isolée: les agents se regroupent sur la base de leurs intérêts, sans qu'il y ait un rapport nécessaire avec d'autres villes. Lorsqu'il s'agit d'expliquer les systèmes de ville, et de rendre compte par exemple de leur structure hiérarchique, les théories économiques supposent l'existence de rendements croissants avec la taille des villes. Et par exemple de postuler que le système optimise à tout moment son fonctionnement en réalisant un équilibre entre offre et demande à l'échelon mésoscopique de la ville, tandis que les individus optimisent leur localisation en maximisant leur utilité. Les villes qui offrent des services diversifiés vont être les plus attractives, et l'afflux des migrants va susciter à son tour l'accroissement de la variété de l'offre de service. Les grandes villes sont donc plus attractives et croissent plus vite que les petites.

Fort bien, notera encore Denise Pumain (1997) tout en regrettant que «*ceci n'explique toujours pas pourquoi il y a des grandes villes et des petites villes, pourquoi la hiérarchie prend une forme particulière et la maintient généralement au cours du temps*». En outre, fait fort ennuyant logiquement, on sait bien que les mécanismes imaginés en micro économie pour expliquer l'agrégation des agents, les économies d'agglomération, ne tiennent pas compte de la durée nécessaire à leur action. Il est donc bien difficile d'imaginer que la forme actuelle des villes puisse correspondre à l'optimisation instantanée de quelques facteurs. De toutes manières, pour être le moins satisfaisante et plausible sur le plan prévisionnel, l'économie doit s'efforcer d'intégrer des aspects temporels, non seulement au sens de

la dynamique mais aussi du devenir, de l'histoire. Une histoire ponctuée de réussites, sans doute, mais aussi d'échecs et de reculs, quand par exemple, la volonté d'optimisation des agents, celle des entreprises, l'optimisation du profit et de la plus value pour rentabiliser les investissements consentis, débouche, à travers fusions ou délocalisations, sur le cortège de restructurations et de plans sociaux au nom des synergies annoncées et supposées les légitimer. Reconnaissons cependant en lisant ci-après l'étude consacrée au rôle de l'industrie chimique à Bâle, et la thèse qui y est défendue par les deux auteurs (cf. Zeller et Messerli, ci-après, 2007), que dans la durée, les rapports entre l'économie industrielle et la dynamique urbaine et régionale dans un contexte de mondialisation et d'innovation, sont suffisamment complexes et susceptibles de se transformer assez radicalement pour que l'on s'abstienne de généralisations prématurées et réductrices. Ce qui ne manque pas d'être passionnant d'ailleurs, même si ces théories ne nous disent rien de ce que nous pouvons penser de ces formes et de leur évolution en termes de satisfaction tant personnelle que collective et de ce qui, fondamentalement, institue la ville : un sens partagé de la collectivité. On voit la difficulté, mais aussi l'intérêt tant intellectuel et pratique de faire de la recherche active sur ces questions à l'interface de l'économie et du géographique. Mais encore!

Les villes sont des systèmes complexes et le produit d'interactions multiples. Pourquoi ne pas imaginer par exemple, que ces fameux effets d'agglomération soient plutôt la conséquence que la cause du succès des grandes villes? Heureusement, depuis quelques années, la science s'est développée considérablement en nous offrant de nouveaux moyens tant conceptuels que techniques d'analyse de la dynamique des villes, dynamique de l'interdépendance, dynamique systémique nous interdisant aujourd'hui de penser ville, ou même densité et proximité, voire hétérogénéité, ces grands invariants de l'urbanité, en oubliant de penser relation des villes entre elles, villes et systèmes de villes, chaque ville étant par définition intégrée à un réseau hiérarchisé de villes.

Des réseaux qui tissent et trament actuellement la réflexion de Mme Céline Rozenblat (2007), proposée ci-après. Empruntant successivement à des modèles issus de la chimie ou de la physique les notions de structures dissipatives, de fluctuation, de bifurcation, de perturbation, de synergétique et d'auto-organisation, ces travaux plus récents ont réussi à formaliser la dynamique des systèmes comme produite par les interactions entre des éléments microscopiques qui forment des structures repérables au niveau macroscopique, en sachant que le système est ouvert, ouvert à l'innovation, cette innovation, cette création de nouveauté qui, *in fine*, est le moteur essentiel de cette évolution.

QUELLE VILLE VOULONS-NOUS?

PARTIS PRIS GÉOGRAPHIQUES, PARTI PRIS D'URBANITÉ!

En attendant essayons donc de répondre aux mêmes questions en nous appuyant sur d'autres embrayeurs théoriques, ceux qui sont propres à la géographie, d'une géographie ne se réduisant ni à la saisie des seules formes physiques, ni à celle des structures et activités économiques, mais osant s'attacher aussi aux dimensions sociales, culturelles, politiques et socio-affectives, telles que les propose à notre attention la géographie humaniste, culturelle, existentielle, s'invitant à «*décrire et comprendre la forme d'être au monde qu'est la citadinité*».

Car l'espace urbain qui nous intéresse, l'espace de la ville, c'est bien entendu aussi, et sans doute d'abord, un espace vécu, centré sur le moi, ayant sa lisibilité propre, et que l'on vit

dans l'interaction constante avec ce qui nous entoure, avec tout ce qui relève de notre extériorité, tant environnementale que sociale, à travers l'exercice de notre territorialité, en essayant éventuellement de lui donner un sens. Un sens qui d'une part contribue à ce qu'il advient, le territoire fixant le sens même s'il ne le produit pas, mais qui, d'autre part, traduit et signifie le produit d'un ensemble de liens et de représentations nées de ces interactions constantes. Liens et représentations sur lesquelles le géographe a le droit, le devoir, de s'interroger. Qu'est-ce qui fait que je suis bien ici, plutôt que là, à côté de ceci plutôt que de cela, évoluant de cette manière plutôt qu'autrement? Qu'est-ce qui peut bien m'attacher à cette ville, qu'est-ce qui fonde ma satisfaction? Que pourrais-je faire, que peuvent faire la collectivité et ses représentants, pour l'augmenter, pour réduire au maximum ses inconvénients? Questions qui peuvent se poser à titre individuel, qui peuvent aussi se poser en termes collectifs, l'idée de ville étant bien évidemment instituée à partir de ce sens partagé de la collectivité déjà évoqué.

C'est toute la question de l'urbanité et de sa nature qui est ainsi posée. Du latin *urbanitas*, qui désigne ce qui est spécifique à *l'urbanus*, à l'habitant de la ville, et à *l'urbs*, la Ville par excellence, c'est-à-dire Rome. A distinguer de la civilité qui renvoie à la *civitas*, à la cité et à l'ensemble des citoyens et à cette capacité de vivre en commun que manifeste le citoyen, l'homme cet «*animal politique*» comme l'affirmait déjà Aristote. Urbanité donc, manière de faire et de vivre la ville par des gens qui apprennent à cohabiter, qui apprennent donc aussi la tolérance, le respect de l'autre, la diversité des points de vue et des croyances, et la manière de les gérer au mieux, et sans doute, pour Aristote encore, la démocratie.

Dans le *Dictionnaire La ville et l'urbain*, auquel il a participé, le philosophe Thierry Paquot (2006, p.296) rappelle cependant et à son tour, qu'à l'inverse, certains observateurs se sont inquiétés d'un repli sur soi du citoyen, d'un individualisme exacerbé et égoïste, d'une indifférence à l'autre. Et pourtant, force est de constater, avec le même Thierry Paquot, que «*l'urbanisation, contrairement à une idée occidentale largement répandue, ne s'est accompagnée ni d'une généralisation de la vie démocratique, ni d'une diffusion de l'urbanité. L'urbain se fait parfois contre la démocratie et souvent sans se soucier de la qualité des relations interpersonnelles. L'architecture, le tracé des routes, l'aménagement des espaces publics, l'urbanisme, la gestion municipale, comme le disait Giraudoux, participent aussi activement de l'urbanité. Il ne faut pas l'oublier. De même qu'il nous faut, dans les nouvelles configurations de cette urbanisation-là, penser l'urbanité comme la règle, – souple et adaptée – des pratiques du vivre ensemble, sachant que ce dernier ne constitue pas un objectif partagé*».

C'est dans ce double registre de la ville comme objet convoité, machine à produire et à consommer, à habiter et à parcourir, à visiter et évidemment à comprendre et si possible à aimer, dans sa trame et ses structures morphologiques et socio-économiques, et de la ville comme sujet, avec laquelle moi, ici et maintenant, comme au centre du monde, j'entretiens, ou nous entretenons collectivement à travers la vie citadine, un ensemble de relations d'ordre socio-affectif, symbolique, métaphorique et sans doute aussi onirique, qu'il convient de poser la question des satisfactions sociétales. Toute analyse oubliant l'un ou l'autre de ces différents niveaux de réflexion serait appauvrissante. C'est du dévoilement de leurs rapports que naîtra le savoir nécessaire non seulement à nourrir la théorie urbaine, voire encore la théorie «*des*» villes, mais aussi légitimer l'action et les choix politiques et urbanistiques nécessaires dans le contexte de la mondialisation et en regard des inquiétudes qui se font jour.

Ces choix politiques peuvent s'appuyer sur une évolution d'ordre culturel que l'on peut considérer comme significative même si assez récente: la redécouverte des vertus de l'urbanité, singulièrement par notre jeunesse, mais pas uniquement. Personnellement je ne peux m'empêcher de faire un parallèle entre cette idée et le frémissement que les chercheurs de notre Institut ont pu mettre en évidence concernant la possibilité de renversement de tendance par rapport à ces trente années de fuite de la ville en banlieue, d'isolement individualiste et périphérique dans leurs maisons «Mon rêve», «Mon abri», «Mon chez moi», «Mon désir».

UNE ÉVOLUTION CULTURELLE SIGNIFICATIVE?

Et pourtant, bon nombre des «déménagés» de cette époque seraient aujourd'hui d'accord de revenir en ville si la ville leur offrait des conditions de logement adéquates, l'adéquation restant d'ailleurs à préciser, mais ayant simultanément à faire avec l'espace, le bruit, le coût, les conditions de vie quotidienne. C'est dire que l'avenir de ces territoires diffus et fragmentés n'est peut-être pas aussi fixé qu'on pourrait le craindre, comme conduisent aussi à le penser les résultats d'une enquête récemment menée par une équipe de l'Institut de Géographie pour le compte du Service cantonal d'aménagement du territoire cette fois (Da Cunha et al., 2004) sur l'agglomération lausannoise et montrant l'existence d'une certaine flexibilité des aspirations résidentielles. Un résultat qui autorise, selon les conclusions, «une marge de manœuvre certaine aux politiques d'aménagement urbain et à la diversification de l'offre en milieu bâti. Ce qui est recherché par les ménages ce n'est pas forcément la localisation périphérique, mais une certaine qualité de vie» (Bochet, 2005a). La redécouverte des valeurs de la combinaison densité/proximité/hétérogénéité qui définit l'urbanité? Il serait alors possible de penser autrement l'avenir urbain et d'innover en offrant à nouveau à un maximum de gens la possibilité de profiter de ces valeurs, en faisant «ville» partout, voire en prenant exemple sur ce qui est en train de se passer dans certaines grandes villes nord-américaines, en mal de culture européenne, en proie à la reconquête de leurs centres. À quand le tour des habitants de la «métropole lémanique» peut-on se demander. Gageons qu'en votant le M2, les vaudois ont heureusement commencé de mettre le pied à l'étrier.

Frémissement incarné également et peut-être plus significativement encore, après ce que la presse a baptisé «la fulgurante métamorphose du Flon, un spectacle dans la ville», par le retour des commerces au centre-ville. Outre le fait que l'on puisse annoncer dans Lausanne Cité, la cuvette de Sévelin, longtemps considérée comme infréquentable parce que lieu de prostitution lausannoise, comme nouvel eldorado branché (nouvelle Migros faisant partie d'un complexe de 135 appartements, avec en son centre un foisonnement de niches d'artistes et de petites boutiques design et une vie associative extrêmement riche, les vieux hangars y côtoyant les nouvelles habitations). Le commentaire, «la ville est un système vivant, un lieu d'échange et d'interaction, d'effervescence culturelle et commerciale, un espace évolutif qu'il convient constamment de réinventer», paraît tout à fait significatif.

Rien de plus symbolique par ailleurs que les transformations de l'ancien siège de la SBS en Portes de Saint François. Il semble bien dans ces conditions que les efforts du City Management s'inscrivent déjà dans un train en marche, qui s'appelle pour les géographes nord-américains, constatant dans quelques-unes de leurs plus belles villes, l'émergence d'un véritable rêve urbain européen, celui de la ville compacte, à métrique piétonne : «Back to

the city». Le phénomène est d'ailleurs actuellement étudié par nos collègues neuchâtelais, Etienne Piguet et Ola Söderström (2007), dans le cadre d'un important projet du FNRS, les premiers résultats devant être publiés cette année dans *Geographica Helvetica*. Pour y chercher quoi? Justement, cette urbanité perdue, dont la meilleure définition, plus efficace que bien d'autres essais d'ailleurs, a été donnée par Jacques Lévy (1997), «*ce qui fait que la ville soit ville*».

Comment ne pas citer cette réflexion de Paul Claval dans l'ouvrage de Mélanges offert au soussigné, et coordonné par Antonio Da Cunha et Laurent Matthey (2007), regroupant quelques-unes des plus belles plumes de la géographie mondiale en même temps que celles d'une nouvelle génération d'assistants, et consacré aux *Savoirs émergents en matière de ville et d'urbain*: «*La réflexion contemporaine tourne autour de la question suivante: la ville est-elle seulement faite pour faciliter au maximum toutes les formes d'interaction sociale, comme le suppose la logique des villes?*». Cette «*logique des villes*» que le même Paul Claval assénait avec puissance dans les années 70, en la rattachant quasi exclusivement à la théorie des communications, elle-même inscrite dans la théorie économique? C'est là que Paul Claval se révèle à son tour plus sensible à une pensée mieux ancrée dans l'analyse sociologique en avançant une autre question: «*Ne devrait-elle pas répondre à une ambition plus haute et qui semble aujourd'hui perdue: servir de matrice à la civilisation qui unit les hommes et non à des cultures qui les opposent? Celle d'autoriser le développement de volontés citoyennes?*».

C'est là le thème commun de beaucoup de recherches actuelles: au-delà de la logique des villes, elles cherchent à saisir l'essence de l'urbain, de ce qui permet la cohabitation constructive d'individualités et de groupes d'origines variées. En d'autres termes, de nous permettre de vivre, plutôt que dans le communautarisme, dans une structure complexe nous permettant d'être ensemble dans la même cité, égaux et différents, dans nos revenus, dans nos âges, dans nos origines culturelles et ethniques, dans nos représentations, dans nos aspirations, dans nos pratiques quotidiennes, dans nos choix politiques bien sûr aussi. Recherches qui méritent d'être poursuivies. Et peut-être bien autour du thème clé qu'est la possibilité de favoriser cette dimension proprement urbaine qu'est la relation.

L'enjeu? Une «nouvelle urbanité», pratiquement liée d'une part au développement d'un modèle urbain polycentrique en réseau, avec diversification de nouvelles nodalités périphériques, plus denses, reliées par des corridors urbains desservis par des transports publics performants, (le «*Transit oriented development*», composante essentielle aujourd'hui de la notion de développement durable, du «*Smart growth*» – croissance intelligente – et du *New Urbanism*), favorisant corrélativement, outre la mixité fonctionnelle et résidentielle, le retour des villes et des zones d'urbanisation à une métrique pédestre (marche à pied, vélo, transports publics), évidemment couplée à une redensification du centre, en adaptant enfin l'offre immobilière à la demande de nouveaux modèles d'habitat répondant à la fois à la nécessité d'une maîtrise des coûts de l'urbanisation et aux aspirations émergentes des ménages sinon pour les grands condominiums résidentiels et centraux, comme à San Francisco ou Chicago, Toronto ou Vancouver par exemple, du moins pour un modèle correspondant mieux, à une autre échelle évidemment, à ce pays de modération et de mesure qu'est la Suisse, et qu'analyse ci-après Beatrice Bochet pour l'agglomération de Lausanne.

FIN OU RENAISSANCE DES VILLES?

De là l'envie de remettre en cause les idées reçues comme définitives depuis un bon quart de siècle en tout cas dans la littérature spécialisée, nous annonçant l'avènement de «nécropolis» et de «la fin des villes», du «règne de l'urbain». Un pas que ne franchissent heureusement plus les chercheurs qui savent que la ville, dans ses formes, ses structures et ses significations est toujours l'expression de l'usage que nous avons fait, ou pu faire, de notre liberté. Et qui gardent confiance en l'avenir.

Nous avons évoqué des choix. Evidemment, ils sont les corrélatifs obligés de la réponse à la question initiale: quelle ville voulons-nous? De fait je ne pense pas ici à cette belle idée de «*la ville au choix*» développée par Yves Chalas (2000) dans son excellent livre *L'invention de la ville*, dans lequel il reconnaît, sur la base de nombreuses études consacrées aux pratiques urbaines se développant en France, certes mais un peu partout aujourd'hui, de nouveaux rapports à la ville, que nous vivons de plus en plus comme une cité à la carte, la ville de la multi-appartenance, dans l'exercice d'une territorialité multiple, sur le principe du libre choix, nourris par le principe de mobilité nous permettant de construire chacun notre propre réseau potentiels où s'arrêter, recréer nos propres proximités dans un espace urbanisé à l'échelle de sociabilité, en nous rendant rapidement où bon nous semble, très loin ou très près de chez nous, en vertu de désirs, d'attachements, d'identifications tout à fait complémentaires, contradictoires ou superposables. «*Ville émergente*» dit-il, déterritorialisant les rapports sociaux, éloignant les habitants de leur cadres socio-culturels, libérant les individus de la pression des groupes, leur donnant la variété de choix et de perspective, l'identité urbaine des uns et des autres ne se forgeant plus forcément et uniquement dans leur quartier de résidence, les uns au centre-ville, les autres ailleurs, l'identité se construisant dans la mobilité. Des villes devenant par là multiples et surtout choisies, les uns et les autres pouvant vivre cette pluralité avec plaisir, comme condition urbaine moderne, voire «post-moderne», faite de collages divers, peut-être de liens que l'on dira faibles mais tellement plus nombreux et moins figés que les liens forts d'antant, le tissu social n'étant peut-être pas moins solide que le précédent d'ailleurs, «*sa solidité tenant plus à sa souplesse qu'à l'épaisseur de ses fibres*» remarque François Ascher (2000). L'urbanité rimant dès lors et à nouveau avec liberté, multipliant les lieux de divertissements et de consommation, de travail, et parfois d'habitation. Un «*éclatement au carré multipliant les rôles et les identités*», sans que pour autant, reconnaissons-le aussi, cette évolution ait empêché l'émergence de problèmes liés à de nouvelles formes de ségrégation, ghettos de pauvres, ghettos de riches, dilatation des échelles de spécialisation par la croissance des vitesses de déplacement et la fragmentation de l'espace.

Villes de la multi-appartenance, telle est la ville émergente pour Yves Chalas. Mais ce n'est pas en ce seul sens que nous sommes invités à expliciter notre choix de ville. On peut parler en effet du choix plus politique, volontariste qu'analytique, qui renvoie à l'élan créatif, au mouvement rassembleur, à la revendication de nouveaux droits, à l'invention, l'imagination, mais aussi à l'explicitation de besoins légitimes, de sécurité pour tous, à tous les âges, de protection, d'équité, de liberté, de beauté, de culture, quand la ville n'est plus simplement une machine à produire, à consommer, à circuler et à se reproduire, mais aussi bien rencontre, culture, spectacle et objet d'Art. Ce qu'elle a souvent été, incarnation des civilisations dans l'histoire, mais aussi siège de tant de misère et de contradictions sur lesquelles je passe.

D'autant que si les contradictions majeures de notre temps et peut-être de tous les temps s'expriment dans les villes (Racine, 1992), quand elles sont visées par l'ennemi, - l'histoire de la violence est d'abord une histoire de la violence faite aux villes- mais aujourd'hui encore quand bougent et brûlent par exemple, voire quand on y brûle sa propre ville, sa propre vie, ses propres voitures, ses propres écoles, peut-être même au nom d'une revendication de liberté, d'égalité et de fraternité, quand la voiture ne vous conduit nulle part, et l'école qu'au mur du chômage. Pourtant, si ces contradictions s'expriment dans les villes, c'est aussi dans les villes qu'elles trouvent leur solution rappelle volontiers l'ancienne syndique de Lausanne, Mme Yvette Jaggi, à l'image de maires célèbres qui en ont fait la démonstration, tant à Curitiba qu'à Barcelonne. C'est justement Joan Clos, maire de Barcelonne qui évoquait «*la ville capable d'être le lieu à la fois de notre quotidien et du mystère, de la sécurité et des surprises, des libertés probables, et des transgressions possibles, du respect du privé et de l'immersion dans la vie collective*». Avant de conclure par cet appel: «*nous avons à réinventer une ville, à trouver un modèle qui ne passe ni par la peur de l'espace public ni par l'asepsie ennuyeuse des quartiers fermés et protégés qui commencent à proliférer en Amérique et en Europe*» (apparemment jusqu'à Jouxten-Mezery au cœur du pays de Vaud). «*Etre citoyen, c'est avoir le droit de se sentir protégé, mais c'est aussi pouvoir jouir de la liberté de vivre l'aventure urbaine*» (Thollière, 2007).

QUELLE VILLE AURONS-NOUS? LA RÉPONSE DE LA MUNICIPALITÉ DE LAUSANNE

Alors, quelle ville voulons-nous? L'annonce du projet Métamorphose par la municipalité de Lausanne, les transformations assez radicales qui seront soit imposées soit proposées à la réflexion de la population dans le but explicite d'aboutir à une sorte de «co-construction» en suivant un modèle de participation «concertée et négociée» semble bien correspondre, dans sa visée comme dans sa méthode, dans les valeurs aussi qu'il semble devoir véhiculer, et pour le moment du moins, à un processus d'optimisation relevant tout à la fois d'exigences d'ordre économique, d'ordre social et d'ordre environnemental.

D'une certaine manière, la construction du projet Métamorphose est une réponse à ces besoins et ces ressources à travers la création et relocalisation des grands équipements, – ceux du domaine sportif – la création d'un éco-quartier original, d'un nouvel axe de transit, l'utilisation de la participation comme composante de la durabilité, en un mot l'expression d'une «croissance intelligente». La ville de Lausanne est sur la bonne voie, celle de la «*smart growth*» et du «*TOD*», évoqués plus haut, liant densité, proximité, mixité et mobilité (Levy, 2005). On en trouvera une rapide présentation critique dans le travail de Béatrice Bochet (2007) ci-après.

En termes plus géographiques et urbanistiques, l'idée-force est bien de *faire ville sur la ville*, de densifier, de limiter les pendulaires, de penser la ville en termes de durabilité. Développer la ville en l'orientant sur le trafic et en favorisant une métrique piétonne (et donc de créer le M3). Prendre en compte les *city-users* (qui utilisent la ville sans y travailler et sans y vivre) (des dizaines de milliers, ailleurs des millions parfois, que personne n'a vraiment étudié). Le tout reposant sur un certain nombre de valeurs: la réinvention de la cité par elle-même, la durabilité, la convivialité, le partage. Le *juste*, peut-être, une sorte de post-urbanisation qui représenterait en effet la forme territoriale d'une nouvelle modernité, appelant à la réflexion et l'action de tous sur l'habitation durable et équitable des lieux: une réussite souhaitable

et possible si nos pratiques étaient suffisamment justes – «*la notion de juste devant se comprendre au sens de justice (sociale) comme au sens de justesse (scientifique, technique, écologique)*». (Ferrier, 1998). C'est du moins ce qu'il est encore possible de souhaiter en évitant de laisser s'inscrire au sol un futur que l'on ne pourra plus effacer.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- F. ASCHER, «L'urbanisme face à la nouvelle révolution urbaine», in Y. MICHAUD (dir.), *Qu'est-ce que la société?*, vol.3, Université de tous les savoirs, Paris, Odile Jacob, 2000, pp.169-180.
- B.J.L. BERRY, «Cites as Systems within Systems of Cites», *Papers and Proceedings of the Regional Science association*, 13, 1964, pp.147-163
- B. BOCHET et J.B. RACINE, «Connaître et penser la ville: des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse» *Géocarrefour, Revue de Géographie de Lyon*, no.2, 2002, pp. 117-132.
- B. BOCHET, «Morphologie urbaine et développement durable: transformations urbaines et régulation de l'étalement», in A. DA CUNHA et als. (éds.) *Enjeux du développement urbain durable, Transformations urbaines, gestion des ressources et gouvernance*, Lausanne, Presses Polytechniques et universitaires romandes, 2005, pp. 55-77.
- B. BOCHET, «Etalement urbain, formes urbaines et structures sociales: les figures de l'urbain dans l'agglomération lausannoise», *Urbia*, 1, 2005a, pp. 23-39.
- B. BOCHET, «Métropolisation, morphogenèse et développement durable: le cas de l'agglomération de Lausanne», *Geographica Helvetica*, no.4, 2005b, pp. 248-260.
- Y. CHALAS, «Les figures de la ville émergente in Dubois-Taine», in G. et Y. CHALAS (dir.) *La ville émergente*, Paris, Ed. de L'Aube, 1997, pp. 239-270.
- Y. CHALAS, *L'invention de la ville*, Coll. Villes, Anthropos /Economica, 2000.
- Y. CHALAS, *Villes contemporaines*, Les éditions Cercle d'Art, Paris, 2002.
- P. CLAVAL, «Ville», in P. MERLIN et F. CHOAY, *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Paris, PUF, 1998.
- P. CLAVAL, «De la logique des villes aux ressorts de l'urbanité» in A. DA CUNHA et L. MATTHEY (éds.), *La ville et l'urbain: des savoirs émergents*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2007, pp. 61-80.
- A. Da CUNHA et als., *La mobilité résidentielle, aspirations des ménages et transformations de l'habitat: l'agglomération lausannoise*, Observatoire de la ville et du développement durable, Université de Lausanne, 2004.
- A. Da CUNHA et als., *La mobilité résidentielle, aspirations des ménages et transformations de l'habitat: l'agglomération lausannoise*, Observatoire de la ville et du développement durable, Université de Lausanne, 2004.
- A. Da CUNHA et L. MATTHEY, *La ville et l'urbain: des savoirs émergents*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2007.
- A. Da CUNHA et J. F ROTH, *Métropolisation, villes et agglomérations, Structures et dynamiques socio-démographiques des espaces urbains*, Neuchâtel, OFS, 2004.
- G. DUBY, «France rurale, France urbaine : confrontation» in G.Duby (sous la direction de) *Histoire de la France urbaine*, Préface au tome I, Paris, Seuil, 1980, pp.9-36
- A. DE BOTTON, *L'architecture du bonheur*, Paris, Mercure de France, 2007.
- J.P. DOLLE, *Fureurs de villes*, Paris, Grasset, 1990.

- J.P. FERRIER, «Pour une lecture post-urbaine de la France méditerranéenne», in *Petites et Grandes villes du Bassin méditerranéen. Etudes autour de l'œuvre d'Etienne Dalmasso*, Ecole française de Rome, Palais Farnèse, 1998, pp. 547-562.
- Y. GRAFMEYER, *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan Université, 1994.
- I. JOSEPH, «Les répertoires du citadin», in U. HANNERZ, *Explorer la ville*, Paris, Minuit, 1980.
- J. LEVY, «Habitants, acteurs, ville-système», in *Villes en évolution*, Paris, Institut des villes, La documentation française, 2005, pp.57-74.
- J. LEVY, «La mesure de l'urbanité», *Urbanisme*, n°296, Paris, Septembre/Octobre 1997, pp. 58-61.
- T. PAQUOT, *Homo Urbanus, Essai sur l'urbanisation du monde et des mœurs*, Paris, Editions du Félin, 1990.
- T. PAQUOT, in D. PUMAIN, T. PAQUOT et R. KLEINSCHMAGER, *Dictionnaire La ville et l'urbain*, Paris, Anthropos, Economica, 2006.
- D. PUMAIN, «Le devenir des villes et la modélisation», in Y. MICHAUD (dir.), *Qu'est-ce que la société?*, vol.3, Université de tous les savoirs, Paris, Odile Jacob, 2000, pp. 181-192.
- D. PUMAIN, «Vers une théorie évolutive des villes», *L'Espace géographique*, 2, 1997, pp. 119-134.
- RACINE J.B., *La ville entre Dieu et les hommes*, Paris, Anthropos, Genève, Presses bibliques universitaires, 1993.
- RACINE J.B., «Violences urbaines, violences en culottes courtes ; mais de quel côté sont les incivilités? Invitation à aller plus loin», in M. SKRIVAN (éd.), *Pour une ville qui ne fasse pas violence aux enfants*, Lausanne, Comportements, 2003, pp.9-48.
- C. RAFFESTIN, «La ville comme métaphore», *Médecine et Hygiène*, Genève, no. 1352, 1979, pp. 3749-3750.
- C. RAFFESTIN, *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Litec, 1980.
- J. REMY, «La morphologie de l'habitat comme ressource sociale», *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, 1993, pp.166-176.
- C. ROZENBLAT, «Villes et réseaux «petits-mondes»», in *La ville et l'urbain: des savoirs émergents*, ouvrage coordonné par A. Da CUNHA et L. MATTHEY, Lausanne Presses polytechniques et universitaires romandes, 2007, pp.81-104.
- F. SCHUITEN, F. PUTTEMANS et als, *Tintin et la ville*, Editions Moulinsart, Bruxelles, Maison de l'urbanisme, 2004.
- M. THIOLLIERE, *Quelle ville voulons-nous?* Paris, Autrement, 2007.

